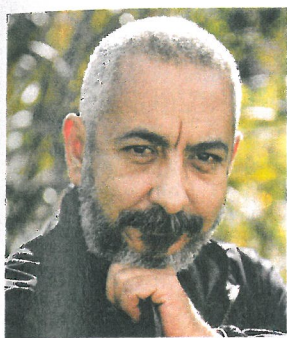


UNE TRIPLE HISTOIRE D'EXIL



PADURA délaisse les aventures du lieutenant MARIO CONDE, héros de nombre de ses polars cubains, pour s'attaquer au « couple » LÉON TROTSKY/RAMÓN MERCADER, la victime et l'assassin. Un grand roman politique sur la puissance destructrice du mensonge, qui mêle avec art fiction et Histoire.

Par GÉRALDINE HUCHET, Librairie Le Comptoir des mots, Paris 20^e

MEXICO, 21 AOÛT 1940. Ramón Mercader, militant communiste espagnol devenu agent du NKVD, la police secrète russe, assassine d'un coup de piolet Trotsky, chassé par Staline de l'URSS et vivant en exil au Mexique. Si ce fait est célèbre, on connaît cependant très mal les circonstances qui ont précédé l'assassinat, et on est d'autant plus ignorant de la personnalité de Mercader. Padura entreprend, à travers l'itinéraire croisé de ces deux hommes, de nous raconter leur vie jusqu'à leur rencontre au Mexique, itinéraire dense et riche, incroyablement romanesque, qui emporte le lecteur à travers les 660 pages de ce roboratif roman. La force de l'auteur réside dans le refus de toute facilité et de tout manichéisme. Il fait intervenir un troisième personnage, Iván, écrivain cubain qui, à la mort de sa femme en 2004, revient sur sa rencontre, vingt-cinq ans auparavant sur une plage de La Havane, avec un vieil homme étrange qui promenait deux magnifiques lévriers. Or, cet « homme qui aimait les chiens » lui fait d'étranges confidences sur l'assassin de Trotsky. Comment le connaît-il aussi intimement? Les péripéties de la vie de l'écrivain brimé par le régime castriste, l'errance douloureuse de Trotsky à travers le monde, l'enrôlement progressif de Mercader dans la peau d'un tueur..., les séquences se répondent, elles ne sont pas parallèles mais consécutives les unes des autres. D'où une subtilité certaine dans l'art de manier les concepts politiques, de coucher noir sur blanc des vérités longtemps cachées par les institutions

officielles, doublée d'un sens de la narration qui fait que le roman reste très fluide. C'est aussi une réflexion sur la façon dont l'utopie la plus importante du XX^e siècle, à savoir le communisme, a été pervertie. *L'Homme qui aimait les chiens* se présente également comme la reconstruction littéraire de l'un des crimes les plus révélateurs du monde moderne. C'est un roman puissant, qui dégage pourtant une grande mélancolie: la trahison de l'idéal révolutionnaire, les mensonges éhontés élevés au rang de vérités suscitent rapidement un sentiment de tristesse. Et pourtant, quelle énergie, quel tourbillon de personnages, de lieux, d'intrigues! Quel foisonnement de détails, quel (colossal) travail de documentation on devine à la lecture de ce roman!

« Qui n'était pas victime, serait complice et même plus, bourreau. La terreur et la répression devenaient la politique d'un gouvernement qui faisait de la persécution et du mensonge des institutions d'État et un style de vie pour l'ensemble de la société. Était-ce ainsi que l'on construisait la meilleure société? » La peur, terrible, diffuse, tient en effet un rôle important dans toute cette histoire, que ce soit dans l'exil de plus en plus solitaire de Trotsky, dans la montée en puissance de Mercader, l'agent de l'ombre qui se transforme en un soldat dur et obéissant, ou dans le quotidien sordide d'Iván, elle est presque un personnage à part entière du roman. Dégoût, compassion, désillusions... Au final, le bilan est amer. Mais le talent de Padura est, lui, incontestable. ●



Leonardo Padura

L'Homme qui aimait les chiens

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Elena Zayas et René Solis Coll. « Bibliothèque hispano-américaine » MÉTALLIÉ

672 p., 24 €

LU ET CONSEILLÉ PAR

G. Le Douarin

Lib. L'Écume des

Pages, Paris 6^e

N. Vives

Lib. Ombres Blanches,

Toulouse

G. Maindron

Lib. Coiffard, Nantes

D. Paschal

Lib. Prado Paradis, Marseille